



Anglophonia Caliban/Sigma

French Journal of English Studies

27 | 2010

Femmes, conflits et pouvoir

Introduction : Femmes, conflits et pouvoir dans l'espace anglophone

Elizabeth de Cacqueray, Nathalie Duclos et Karen Meschia



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/acs/1989>

DOI : 10.4000/caliban.1989

ISSN : 2802-2777

Éditeur

Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 5-13

ISBN : 9782810700912

Référence électronique

Elizabeth de Cacqueray, Nathalie Duclos et Karen Meschia, « Introduction : Femmes, conflits et pouvoir dans l'espace anglophone », *Anglophonia Caliban/Sigma* [En ligne], 27 | 2010, mis en ligne le 13 décembre 2016, consulté le 31 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/acs/1989> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/caliban.1989>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Introduction :

Femmes, conflits et pouvoir dans l'espace anglophone

**Elizabeth de CACQUERAY, Nathalie DUCLOS et Karen
MESCHIA***

Ce numéro propose une réflexion sur le rapport des femmes au pouvoir et aux conflits dans le monde anglophone, des femmes pétitionnaires dans l'Angleterre du XVI^e siècle jusqu'aux femmes impliquées dans le Mouvement des droits civiques aux Etats-Unis et à la Secrétaire d'Etat américaine Hillary Clinton. Il confronte ces trois concepts de féminité, de conflit et de pouvoir selon trois axes qui se croisent et qui structurent l'ensemble : une réflexion sur la prise de pouvoir (ou la tentative de prise de pouvoir) des femmes à travers la prise de parole, une réflexion sur les femmes de pouvoir, parfois *au* pouvoir, et sur leurs luttes pour les droits politiques ou pour une meilleure représentativité du pouvoir, et enfin une réflexion sur la représentation ou l'autoreprésentation du conflit et du pouvoir au féminin. Ce volume fait ainsi émerger des continuités et des ruptures dans le rapport particulier des femmes au pouvoir, à l'autorité et au conflit dans l'espace culturel anglophone.

Prise de parole, prise de pouvoir ?

Ce titre en forme d'interrogation renvoie au caractère complexe de la relation entre la langue, devenue parole selon la distinction saussurienne, et le pouvoir. Au-delà du questionnement quant aux limites d'une vision de la langue comme outil de persuasion ou instrument de coercition, dont une des déclinaisons se trouve résumée dans l'adage "the pen is mightier than the sword", ou, à l'inverse, et plus trivialement, dans l'idée que "le mot chien n'a jamais mordu personne", il s'agit ici d'examiner cette relation en articulation avec la question du genre.

C'est au vingtième siècle, parallèlement à l'essor de la linguistique formelle—qui fournissait des outils conceptuels puissants pour analyser les phénomènes linguistiques en mettant provisoirement entre parenthèses leurs dimensions pragmatique et sémantique—que s'est développée une nouvelle conception de la langue, ou du discours, comme élément constitutif de la construction et du maintien de l'ordre social. C'est à ce titre que Pierre Bourdieu démêle les enjeux de pouvoir à l'œuvre dans cette "économie des échanges linguistiques" décrite dans *Ce que parler veut dire* (1982) et que Dale Spender explore l'accès différentiel à la langue, donc au pouvoir, des hommes et des femmes dans *Man Made Language* (1980). Dans cette perspective, si "dire c'est faire", alors examiner les conditions dans lesquelles une prise de parole survient, ainsi que les formes particulières qu'elle est susceptible de revêtir, deviennent des questions cruciales pour la compréhension de l'accès au pouvoir, notamment celui des femmes.

Ce sont ces questions, déclinées selon une diversité d'approches et d'objets, qui sous-tendent les articles présentés dans cette première partie. Balayant le temps et

* Université Toulouse-Le Mirail.

l'espace—de l'Angleterre de Cromwell au XVIII^e siècle à l'Afrique du Sud postapartheid—tous explorent différentes facettes de cette prise de parole et de son inscription dans des moments et des lieux précis. Il ressort de cet ensemble des constantes : d'abord la prégnance de l'opposition entre les sphères publiques et privées, et la difficulté pour la parole féminine d'être audible dès lors qu'elle surgit dans la sphère publique, ensuite, et corollairement, la nécessité pour les femmes d'adopter un mode discursif susceptible d'être entendu, soit en empruntant des modèles masculins, soit en se conformant aux stéréotypes existants, plus rarement en se forgeant un nouveau langage.

Claire Gheeraert-Graffeuille propose un contre-exemple, en quelque sorte, dans son étude rhétorique des pétitions envoyées au Parlement entre 1649 et 1653 par un groupe de femmes proches du mouvement niveleur, demandant la libération de leurs maris emprisonnés. A une époque où les femmes (hormis les souveraines) étaient exclues de la sphère politique, C. Gheeraert-Graffeuille démontre "l'influence paradoxale" de ces femmes : leur parfaite connaissance de leurs droits civiques, leur utilisation stratégique d'une "rhétorique de la compassion" et leur réappropriation de la rhétorique politique et juridique des Niveleurs. En dépit de l'échec essuyé *in fine*, l'exemple de ces femmes nous invite à envisager de façon plus nuancée la prise de parole féminine dans l'espace public au sein d'une société patriarcale. L'article de Frédéric Herrmann porte sur la même époque, ici le contexte est la réadmission par Cromwell des Juifs en Angleterre, et met en scène également une femme aux pouvoirs rhétoriques exceptionnels : Margaret Fell, épouse du chef des Quakers qui, à travers ses "adresses" aux Juifs, publiées entre 1656 et 1668, voulait les convaincre de se convertir. Le propos de F. Herrmann est d'analyser la manière dont Fell s'empare d'un discours prophétique, empreint d'irénisme, dont il démontre qu'il est le seul mode d'expression permettant à une femme d'acquiescer une voix auctoriale (de ce point de vue les femmes des Niveleurs font figure d'exception), mais par laquelle elle entend bien affirmer l'autorité et l'égalité spirituelles des femmes et des hommes. Les conclusions de l'article reprennent la problématique du genre, en soulignant la parenté entre judéité et féminité, pour suggérer que Fell est néanmoins contrainte de reproduire "les mécanismes de la domination masculine" en adoptant le discours paternaliste de la conversion.

C'est sur un fond de colonialisme et d'esclavage que se déploie la démonstration de Frédéric Regard. Dans son analyse textuelle fine de *The History of Mary Prince*, un des rares exemples de "slave narrative" au féminin, donc racialisé et sexualisé, l'auteur invite ses lecteurs, en découvrant cette écriture paratopique, à repenser les relations entre texte et contexte, œuvre et auteur. Il explore la manière dont la narration polyphonique de Prince—doublement médiatisée par son protecteur Thomas Pringle et sa collaboratrice Susanna Strickland—emprunte différentes formes de rhétorique, notamment prophétique, ici encore, pour aboutir à sa propre subjectivation démocratique ; transfigurée ainsi en "animal politique" elle est arrachée "à la zoologie". Claire Ohmovère reprend la problématique (post-)coloniale et celle de la place des femmes dans une société patriarcale par le truchement des œuvres fictionnelles de Rudy Wiebe (*Sweeter than all the World*) et Miriam Toews (*A Complicated Kindness*), deux descendants des communautés russes mennonites exilées dans les Prairies Canadiennes. Si, pour C. Ohmovère : "Le martyr sert [...] de paradigme pour définir la place des femmes dans l'histoire des Mennonites", le traitement très différent du paradigme par ces

deux auteurs donne lieu à une subtile relecture en termes de génération et de genre. Le parti pris pathétique de Wiebe, qui ne va pas sans provoquer un certain malaise chez le lecteur/trice, s'accompagne d'un discours d'inclusion ou de clôture, qui est en net contraste avec l'écriture de Toews, où l'humour au vitriol, les jeux de mots, les déplacements métaphoriques et les changements de registre résistent à une lecture univoque et au "monologisme du patriarcat".

L'histoire de la publication des écrits féminins au cours des siècles nous enseigne à quel point l'organisation institutionnelle de la production et de la distribution du savoir a pu reposer sur des rapports de pouvoir inégaux entre hommes et femmes, privant celles-ci d'une parole publique. Dans le monde de l'édition, les choix de publication, de politique éditoriale, de financement, sont autant d'enjeux de pouvoir qui ont opéré traditionnellement aux dépens des femmes. Matilde Martin Gonzalez et Manuel Brito dressent un tableau de la scène américaine contemporaine en matière de publications d'avant-garde éditées par des femmes, dont la richesse et la variété sont éloquentes quant à la capacité d'innovation et à l'autorité artistique de ces éditrices. S'appuyant sur une analyse de contenu du Forum "Le Genre et l'Édition", les auteurs tentent de dégager des orientations qui seraient propres à une approche féminine de l'édition.

Toujours dans l'espace américain, Corinne Oster a choisi de mener son interrogation sur les "voix et lieux du pouvoir" en analysant un film atypique dans le canon cinématographique des États-Unis à deux titres : premièrement parce qu'il met en scène la classe ouvrière, ensuite dans son choix d'un premier rôle féminin. *Norma Rae*, réalisé en 1979, est inspiré d'un personnage réel : la première femme à faire voter l'adhésion des ouvriers d'une usine de Caroline du Nord au syndicat des industries textiles. Norma ne se conforme ni aux critères d'attractivité du personnage féminin cinématographique, ni au devoir de soumission verbale qui prévaut dans son milieu professionnel ("Norma you got the biggest mouth in this mill"). L'article s'attache à retracer le cheminement de l'héroïne, d'abord masculinisée par son appropriation d'une parole d'homme, vers une nouvelle forme de liberté qui passe par le silence, devenu moyen de lutte. Changeant d'aire géographique et d'époque, l'analyse filmique de Penny Starfield nous plonge dans l'Afrique du Sud post-apartheid, aux prises avec les retombées des Commissions de vérité et de réconciliation et avec les ravages du Sida. Son étude des personnages féminins de deux films, *Zulu Love Letter* et *Yesterday* met en exergue la position paradoxale de femmes de milieu différent, investies de charges familiales écrasantes dans leur vie quotidienne, condamnées au silence si elles ne s'efforcent pas de créer un langage capable de rompre les barrières de l'incommunicabilité et transmettre leurs savoirs et leur force de vie aux générations futures.

L'article de Catherine Puzzo, qui ramène le lecteur à la Grande-Bretagne de nos jours, nous rappelle que la lutte pour conquérir un espace de parole est toujours à recommencer, chaque époque faisant surgir de nouvelles modalités de contrainte ou d'exclusion. C. Puzzo examine le rôle joué par les différents acteurs : institutionnels, semi-gouvernementaux ou associatifs, dans la gestion des populations de femmes réfugiées dans les centres de rétention administrative de ce pays. En effet, les motifs à l'origine de la demande d'asile, ainsi que les difficultés rencontrées pour faire aboutir cette demande, comportent une dimension sexuée, qui, pendant longtemps, et parfois encore aujourd'hui, n'a fait l'objet d'aucun traitement spécifique. L'auteur s'appuie sur des documents

gouvernementaux et non gouvernementaux afin d'éclairer le caractère discriminant des procédures en œuvre, qui ôtent à ces femmes toute possibilité de prise de parole, en dépit des actions menées par associations et ONG afin de leur venir en aide. K.M.

Femmes de pouvoir et luttes politiques

La prise de pouvoir par les femmes s'est faite le plus souvent au prix d'âpres luttes sur le terrain politique. C'est aux femmes de pouvoir, et à la question de leurs luttes pour le conquérir, que se sont intéressés les huit articles suivants. L'ordre patriarcal a souvent condamné les femmes à souffrir d'une double peine. Les quatre premiers articles se penchent sur la double peine dont les femmes noires américaines ont pu être victimes, des femmes noires dans la Louisiane du XIXe siècle, jusqu'au combat de Shirley Chisholm, première femme noire élue au Congrès et premier candidat noir et féminin à la présidence américaine, en passant par les membres des premiers clubs féminins noirs au tournant du XXe siècle et les femmes du Sud des Etats-Unis dans la première moitié du XXe siècle. Si la plupart de ces articles confirment que l'oppression sexuelle s'est ajoutée à l'oppression raciale, l'article de Nathalie Dessens démontre que les femmes noires n'ont pas systématiquement souffert d'une double peine à travers l'exemple des femmes de couleur libres dans la Louisiane de la première moitié du XIXe siècle, "les seules qui ont réussi à émerger en tant que groupe actif et relativement puissant". Les articles de Christine Dualé et d'Anne Stefani montrent que la lutte des femmes pour les droits civiques, et donc pour l'égalité entre les sexes comme pour l'égalité raciale, a certes eu un effet émancipateur pour les femmes noires américaines, mais aussi qu'elle "ne fut nullement la garantie de la solidarité" (Dualé), ni entre les femmes noires et les hommes noirs, ni entre les femmes noires et les femmes blanches. Enfin, l'article d'Hélène Charlery, tout en soulignant "la double identité de Shirley Chisholm en tant que femme noire" et "le caractère pionnier de son parcours", note que ce parcours est surtout historique car il "a permis d'inscrire, dans la liste des débats du Congrès, des thématiques jusqu'alors ignorées par les représentants".

Une autre grande femme politique américaine fait l'objet de l'article de Michaela Giordano, qui procède à une analyse rhétorique de trois discours d'Hillary Clinton. Actuellement sénatrice et Secrétaire d'Etat, Hillary Clinton est une "figure controversée dont l'attitude génère des opinions contrastées", beaucoup d'Américains se demandant comment elle peut concilier féminisme, intérêt pour les questions sociales, désir de rupture avec le passé, et soutien aux opérations militaires dans des pays étrangers. Dernier article portant sur les femmes américaines, l'article de Françoise Coste se penche non pas sur les luttes féministes, mais sur celles des femmes anti-féministes des années 1970, mues par leurs croyances religieuses et persuadées que les femmes étaient "les membres les plus choyés de la société", luttes qu'elle compare à celles des anti-féministes d'aujourd'hui, pour qui "l'égalité hommes-femmes a été conquise aux Etats-Unis".

Enfin, c'est à la question des luttes des femmes britanniques pour une meilleure représentation politique que s'intéressent les deux articles d'Annie Thiec et de Stéphanie Bory. Les luttes que ces articles décrivent ne sont pas des luttes pour l'égalité, mais des luttes pour la parité au sein des institutions politiques. Ils s'intéressent en outre à une autre forme de double peine dont les femmes furent victimes : la double peine qui a frappé les femmes des périphéries britanniques mal représentées, à savoir l'Ecosse et le

pays de Galles. Ainsi les femmes de ces deux nations britanniques se sont saisies du débat sur l'autonomie de leurs nations au sein du Royaume-Uni et sur le "déficit démocratique" dont ces nations souffraient, pour faire de l'égalité des chances entre hommes et femmes l'un des principes fondateurs des nouvelles assemblées législatives écossaise et galloise. Ainsi, ces assemblées à large autonomie au sein du Royaume-Uni sont parmi les plus représentatives au monde, puisque le Parlement écossais compte un tiers de députés féminins, et que quasiment la moitié des députés de l'Assemblée nationale galloise sont des femmes. N.D.

(Auto)Représentation du conflit et du pouvoir au féminin

Les luttes menées par les femmes pour acquérir un droit d'entrée dans l'espace du pouvoir politique ont été, en effet, âpres et longues. Celles qu'elles ont entreprises pour arriver à "disposer de leur image" n'ont pas été moins rudes. Les luttes pour la reconnaissance dans le domaine politique se poursuivent encore et il en va de même pour celles cherchant à permettre aux femmes d'influer sur la représentation faite à leur sujet ou celles réclamant une place plus grande pour les femmes dans le domaine de l'autoreprésentation. Les féministes ont analysé la façon dont toutes les formes de culture conditionnent les rapports sociaux de sexe (*gender/genre*) et comment, à leur tour les expressions culturelles sont conditionnées par ceux-ci (Jones 1). "Disposer de son image" dans le langage courant entend donner son accord pour qu'une image prise de soi puisse être exploitée, affichée, éditée par autrui. L'expression est utilisée ici afin de souligner de quelle manière, depuis des siècles et des siècles, les représentations des femmes ont été construites le plus souvent sans leur propre intervention, sans elles, en quelque sorte et, très souvent, en leur défaveur, donc en les excluant d'un quelconque pouvoir sur leur représentation, en les empêchant de "disposer de leur image".¹ Sachant le rôle que jouent les représentations dans la perpétuation d'inégalités entre les individus de genre différent "disposer de son image", influencer sur elle, constitue un enjeu certain, de même que l'accès à l'expression de soi par le biais de la création artistique pourrait être considéré comme un droit fondamental. S'appuyant sur des textes de nature et d'époques différentes : littéraires, cinématographiques, télévisuelles, les relations entre femmes, conflits et pouvoir sont abordées sous des angles variés dans les articles de cette partie de l'ouvrage. Certains des articles témoignent de l'exclusion des femmes de la construction de la représentation et donnent à voir le caractère négatif des représentations développées à leur encontre, notamment en ce qui concerne leur relation au pouvoir. D'autres offrent des exemples où les femmes prennent en main la représentation, passant à l'autoreprésentation, exposant souvent la façon dont elles se sentent rudoyées par la place qu'elles occupent dans des sociétés organisées selon l'ordre patriarcal. Tout au long de cet ensemble très riche, le lecteur éprouve tantôt un sentiment de révolte devant des stéréotypes réducteurs, tantôt un sentiment d'espoir devant l'énergie d'une expression artistique innovatrice, souvent empreinte d'humour et de la distanciation critique que permet l'ironie. L'article d'Avril Horner vient nous rappeler qu'il ne faut jamais baisser la garde, que la récupération de l'image des femmes à des fins qui ne

¹ Le terme "image" est utilisé ici dans son sens le plus large et non pas simplement dans son sens d'image visuelle.

servent pas nécessairement leur émancipation peut se cacher dans des textes récents sous des allures "progressistes".

Nathalie Rivère de Carles introduit le sujet de la représentation avec son étude croisée de pièces anglaises et françaises ainsi que de textes philosophiques en prose, datant des XVI^e et XVII^e siècles. Mettant en perspective la représentation et l'identité féminines, en particulier à travers les personnages de Jeanne d'Arc, dans *The Tragedy of Bonduca* de John Fletcher, dans *Henry VI Part I* de William Shakespeare et dans *L'Histoire Tragique de la Pucelle* (1580) de Fronton du Duc, elle explore les stratégies d'acceptation de la figure emblématique sans cesse resémiotisée de l'Amazone de la Renaissance. Poursuivant dans le domaine du théâtre à la fin du XVI^e et le début du XVII^e siècle, Frédéric Fouassier, dans "Pouvoirs en conflit dans le personnage de Jane Shore dans *The First and the Second Parts of King Edward IV* de Thomas Heywood (1604)", analyse les croisements entre les notions de féminité, conflit et pouvoir en comparant cette représentation de Jane Shore à d'autres versions du personnage en vogue pendant la Renaissance. Tandis que dans la représentation de Heywood l'adultère de Jane l'amène à la destitution—"Elle n'existe plus, il n'y a pas de mot pour désigner ce qu'elle est : 'thou art nor widow, nor maide, nor wife'". Thomas More ne la présente pas ainsi, insistant sur l'injustice de la punition qu'elle reçoit. Pour Heywood le personnage doit servir d'outil pédagogique, la femme déçue a valeur de contre-exemple et le personnage manque de ce fait de complexité, alors que la version de More offre une caractérisation bien plus complexe. Pour F. Fouassier "la fonction didactique [de la pièce de Heywood] fait de Jane le relais de la voix du discours patriarcal".

De nature très différente—autoportraits photographiques, récits autobiographiques, pièce de théâtre—les sujets des trois articles suivants partagent, malgré tout, certaines caractéristiques dont celle, primordiale, de nous emmener vers l'autoreprésentation. Marie-Hélène Cordié-Levy présente le travail de trois photographes américaines avant-gardistes qui font de la photographie "un outil au service du féminin à venir où la nudité est belle et le divorce possible et la créativité libératrice". Leurs photographies mettent en scène la beauté du corps féminin et, selon M-H Cordié-Levy : "Ces corps rêvés qui circulent, se travestissent et s'amuse-montrent que le don de soi au féminin est désormais possible, que les rôles peuvent s'inverser et les jeux de l'amour peuvent enfin se conjuguer avec la liberté." Si ces photographes affirment la liberté du corps féminin sous l'œil de la photographe, à la même époque les suffragettes, en Grande-Bretagne, bravent l'incarcération afin d'arracher des droits de suffrage et en font le récit. Les mémoires de certaines parmi elles, examinés par Christian Auer, permettent d'appréhender l'âpreté de la lutte dont nous parlions précédemment. C. Auer souligne particulièrement la mise en jeu de leur corps par ces femmes, qui refusaient pour certaines de s'alimenter, voire de boire et qui étaient, de ce fait, alimentées de force. L'autoreprésentation permet, entre autre, la comparaison entre leur version de cette forme de torture et la version officielle qui prétendait la procédure sans douleur. Pour Auer il s'agit du "corps martyrisé qui, physiquement et métaphoriquement exprimait le refus de la soumission et la revendication de droits perçus comme légitime". Dans le texte d'Emeline Jouve nous revenons au théâtre mais, cette fois-ci, sous les auspices de l'autoreprésentation, vers le monde perçu à travers l'expérience du personnage féminin dans *The Verge* de Susan Glaspell. Utilisant le comique comme stratégie de dénonciation

Susan Glaspell met en scène le drame d'une héroïne qui refuse d'entrer dans l'ordre établi de la société patriarcale. E. Jouve analyse comment les personnages de la pièce cherchent à s'émanciper des conventions qui les oppressent. Claire, femme artiste, emblème de la rébellion, cherche à s'abstraire de la violence symbolique qu'elle ne peut plus tolérer et, dit E. Jouve, la pièce tend "ce miroir grossissant sur le monde dévoilant ainsi l'invisible" afin d'amener le spectateur à améliorer son quotidien.

Les quatre articles suivant nous ramènent vers des représentations de femmes construites par des hommes et, cette fois-ci, dans le domaine audio-visuel. Raphaëlle Costa de Beauregard analyse les films *A Star is Born* (1937), son remake de George Cukor (1954), et la biographie de Frances Farmer, *Frances* de Graeme Clifford (1982), afin de mettre en lumière l'image de la femme dans l'industrie hollywoodienne des années 20. Son analyse démontre que le film de Wellman offre "une critique du 'star-system' et une représentation de la soif du pouvoir, tant chez les stars que dans l'industrie cinématographique", critique qui devient plus mélodramatique et moins satirique chez Cukor, tandis que "*Frances* reformule le sujet en adoptant un ton résolument féministe". On constate donc des variations dans l'image proposée, à l'intérieur d'une même thématique, en fonction de l'époque de production. Utilisant une méthodologie similaire Arnel Dubois-Nayt compare trois représentations audio-visuelles de la reine Marie Stuart : *Marie Stuart* de John Ford (1936), *Marie Stuart Reine d'Ecosse* de Charles Jarrot (1971) et la mini-série de la BBC, *Gunpowder, Treason and Plot*, écrite par Jimmy McGovern et mise en scène par Gillies MacKinnon. Elle constate les variations dans les représentations de Marie Stuart selon l'époque de production, donnant raison à Marc Ferro lorsqu'il déclare : "Les films sur le passé, les reconstitutions historiques [...] sont incapables de dépasser le témoignage sur le présent [...]" (Ferro 74-75), dans ce cas témoignant de l'influence des mouvements féministes du vingtième siècle sur les représentations du personnage.

Zachary Baqué et Daniela Francesca Viridis abordent tous deux la représentation des femmes dans leurs relations au pouvoir dans le contexte des séries télévisuelles. Z. Baqué étudie la représentation de l'exercice du pouvoir politique et militaire féminin en comparant deux séries contemporaines américaines qui mettent en scène une femme présidente des Etats-Unis : *Commander in Chief* et la saison 7 de la série *24*. Il démontre de quelle manière, selon la stratégie narrative adoptée, la série tend à renforcer les stéréotypes classiques sur l'impossibilité d'un pouvoir féminin—dans le cas de *Commander in Chief*, où la narration se focalise sur le sexe de la présidente—ou alors comment, lorsque la présidente, un personnage parmi d'autres, est jugée en fonction de ses capacités politiques, elle gagne en efficacité ce qu'elle perd en féminité, le cas de saison 7 de *24*. D. Viridis utilise des théories et méthodologies de la linguistique féministe afin d'analyser la représentation du personnage de Marge Simpson dans la série télévisée d'animation *Les Simpsons* : son identité féminine est construite sur le conflit entre son désir d'incarner une femme au foyer, épouse et mère idéale d'un côté, et de l'autre l'impossibilité de réaliser ce rêve dû à la nature et au comportement bizarres de son mari, de ses enfants et de ses voisins. D. Viridis conclue que si Marge ne réussit pas à se créer en tant que chef d'une famille parfaite elle apparaît, malgré tout, comme un personnage féminin positif et constructif.

Le texte de Amandine Ducray aborde également le domaine audiovisuel mais, dans son cas, il s'agit du cinéma britannique contemporain, mettant en scène la population féminine britannique issue de l'immigration du sous-continent indien. De nouveau on peut parler d'autoreprésentation puisque Gurinder Chadha et Pratbha Parmar, issues elles-mêmes de l'immigration, construisent leur narration dans les films analysés d'un point de vue féminin, se plaçant du côté des personnages féminins issus de l'immigration. La notion de "double peine" serait pertinente ici puisque les femmes doivent faire face à des inégalités dues à leur condition de femmes et à des discriminations de type raciales : elles subissent la violence relative de la société ambiante et, souvent, celle de leur propre famille.

Pour conclure, le texte de Avril Horner nous offre, de façon magistrale, une historique de la représentation, souvent l'autoreprésentation, des femmes dans le domaine de la fiction gothique, depuis le dix-huitième siècle jusqu'à nos jours, en suivant le motif, que l'on trouve souvent au cœur des fictions gothiques écrites de main féminine, de *empowerment* et *disempowerment*, mettant en lumière la capacité de ce genre littéraire à pointer et à remettre en cause des sources d'oppression auxquelles les femmes ont dû faire face et doivent encore faire face. Elle rappelle l'importance, au dix-neuvième siècle, de l'oppression économique des femmes, soumises à leur époux et aux lois sur la propriété, oppression souvent remise en cause dans les fictions gothiques d'origine : "Marriage had bastilled me for life", exclame l'héroïne de Mary Wollstonecraft dans *The Wrongs of Woman, or Maria*, 1798. Mais elle souligne comment des œuvres de fiction gothiques continuent à mettre en lumière des formes d'oppression qui guettent les femmes, malgré des avancées dans les domaines du pouvoir législatif et politique, notamment : "the danger for women of internalising idealised and mythical constructions of women." Les fictions servent ainsi d'arme potentielle, au moins sous forme textuelle, contre ces formes d'oppression. En se tournant vers ce qu'elle nomme "Chocolate-box Gothic", A. Horner fait remarquer, cependant, que le genre en lui-même n'est pas garant, par essence, d'être toujours porteur d'images "progressistes", et cela notamment dans des textes contemporains. Des fictions gothiques des années 1990 et 2000, ciblant un public féminin, peuvent mettre en avant des valeurs néo-conservatrices ou des formes de pouvoir illusoires et creuses, à travers des personnages féminins qui n'ont plus ni la force de contestation, ni la véritable force de caractère de leurs prédécesseurs : "is 'girl power' real power?" se demande A. Horner. Alors que, nous rappelle-t-elle, les femmes d'aujourd'hui, insérées dans un monde d'inégalités et de contradictions, ont besoin de fictions où les personnages féminins sauraient relever les défis.

Cet ensemble de textes, relevant le défi de l'analyse des relations entre femmes, conflits et pouvoir dans le domaine de la représentation, montre le rôle capital que joue celle-ci dans la construction de l'identité de genre. À travers la représentation le choix est fait de perpétuer les stéréotypes liés aux identités de genre ou de les bousculer. La représentation peut déplacer, dévoyer les anciennes constructions pour offrir de nouvelles façons de se voir, de se construire. Ces études montrent tantôt l'étendu des pouvoirs qui pèsent sur la construction de l'image de la femme, tantôt une distanciation critique d'auteurs masculins vis-à-vis des stéréotypes liés au genre, tantôt l'énergie des femmes à relever le défi de l'autoreprésentation afin d'offrir des discours critiques et

dynamisant. Si l'on constate que le passage du temps tend, malgré tout, à améliorer la situation des femmes, aussi bien dans la société que dans les représentations, plus d'une des représentations récentes analysées ici soulignent que les âpres luttes ont vocation à être poursuivies, que les femmes ont sans doute intérêt à continuer à relever les multiples défis qui se présentent à elles, qu'ils prennent des formes conflictuelles ou non, si elles souhaitent poursuivre le chemin tracé par les nombreuses femmes dont nous avons pu parler dans notre volume de textes et à qui nous rendons hommage. E.de C.

BIBLIOGRAPHIE

- Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris: Fayard, 1982
- Ferro, Marc, *Cinéma et histoire*, Paris: Folio Histoire, 1993.
- Jones, Amelia, "Introduction: Concerning the Intersection of Feminism and Visual Culture", *The Feminism and Visual Culture Reader*, Amelia Jones ed. London: Routledge, 2003.
- Spender, Dale. *Man Made Language*, London: Routledge and Kegan Paul Ltd., 1980.